

BIOGRAPHIES & MYTHES HISTORIQUES

CHARLES VII



Brice Rabot

ellipses

CHAPITRE 1

LES JEUNES ANNÉES DE CHARLES VII (1403-1417)

Le jeune Charles n'a ni été délaissé ni manqué d'attention comme l'ont souligné les derniers travaux historiques. En tant que cadet, Charles n'est pas destiné à régner. Comparée à celle de ses contemporains, son éducation n'en demeure pas moins soignée. Son enfance est marquée par une série d'épreuves et de crises qui laissent des traces indélébiles. Bien que les sources ne présentent guère des traits de caractère au sens où nous l'entendons aujourd'hui, il est possible, en croisant les données avec les faits, d'esquisser un portrait plus précis du futur souverain. Comme pour n'importe quel individu, les premières années sont primordiales dans l'élaboration du tempérament puis de l'expérience politique. Un trait ne cesse de se renforcer par la suite : Charles VII prend le temps de la réflexion, d'aucuns ayant conclu un peu hâtivement à une indécision. Ce dernier point mérite d'être reconsidéré en s'attardant sur les ressorts et les mécanismes qui entourent le personnage. Le début du XV^e siècle voit s'entrecroiser les destins individuels et collectifs, qui se heurtent aux stratégies politiques et aux rivalités nobiliaires dans le contexte des crises de Charles VI, sans compter la reprise de la guerre de Cent Ans (1337-1453).

L'ENFANCE DE CHARLES VII

En septembre 1386, naît le premier enfant du couple royal. Charles ne vit que quelques semaines et succombe en décembre de la même année. Baptisé dès le mois d'octobre, le garçonnet est destiné à succéder à son père sur le trône avec le titre de dauphin. La mort l'en empêche, frappant à trois autres reprises avant que le futur Charles VII, comte de Ponthieu n'accède à ce titre.

En novembre 1389, un nouvel heureux événement intervient au sein de la famille royale, avec l'arrivée de la princesse Isabelle. En 1396, elle est unie au roi d'Angleterre Richard II (1367-1400, qui règne de 1377 à 1399). Elle connaît par la suite un destin mouvementé : après la déposition de son mari et son assassinat, en 1400, elle se voit contrainte de rejoindre la France, où elle épouse son cousin germain, Charles d'Orléans.

La troisième enfant est prénommée Jeanne, ce qui était tout à fait courant pour cette époque, indépendamment de la condition sociale des parents. Voyant le jour le 24 janvier 1391, la fillette est mariée en 1396 à l'héritier du duché de Bretagne, Jean V de Montfort (1389-1442, règne de 1399 à 1442).

En février 1392, naît un nouvel héritier avec Charles, duc de Guyenne et dauphin. Il suscite de vifs espoirs : peu après sa naissance, en août, le roi est frappé des premières crises qui l'empêchent d'exercer pleinement le pouvoir et d'assumer l'autorité politique. Le dauphin est dans ces conditions considéré comme l'avenir de la monarchie, faisant l'objet de toutes les attentions. Les événements en décident autrement. Sa disparition prématurée en janvier 1401 transmet le titre au troisième fils de Charles VI et d'Isabeau de Bavière, Louis de Guyenne.

Marie, née le 22 août 1393, est la troisième sœur aînée du jeune Charles. Venue au monde juste après les premières crises de démence de Charles VI, elle est consacrée par ses parents à l'Église, dans l'espoir d'intercéder en faveur du roi et d'obtenir de cette manière sa guérison. Charles VI accomplit un pèlerinage au Mont Saint-Michel à la fin de l'année 1393. Marie entre chez les Sœurs dominicaines en rejoignant en septembre 1397 le prieuré de Poissy en tant qu'oblate.

Le 12 janvier 1395 est marqué par la naissance de la princesse Michelle. Selon certains, la jeune fille reçoit le prénom de l'archange pour intercéder de nouveau et combattre le mal qui dévorait son père, en vain. Cette explication demeure tout à fait plausible, car ce prénom était très peu usité à l'époque au sein du cercle royal. Michelle s'unit en 1409 au futur duc de Bourgogne, Philippe III, dit le Bon (1396-1467, duc de 1419 à 1467).

Le 22 janvier 1397, un troisième fils vient au monde avec Louis, paré du titre de duc de Guyenne. Le prince prend dans un premier temps le parti des Armagnacs dans la guerre civile qui éclate au début des années 1410, avant de rallier les Bourguignons. Louis est d'abord fiancé en 1401 à Marie de Bourgogne, fille de Jean sans Peur, avant de conclure une union avec Marguerite de Bourgogne (1374-1441) en août 1404. En décembre 1409, à la suite d'une nouvelle crise de Charles VI, le jeune prince prend officiellement la tête du Conseil, jusqu'à sa mort, sans héritier, en décembre 1415.

Jean de France naît le 31 août 1398. L'enfant porte le prénom de son arrière-grand-père, le roi Jean II le Bon (1319-1364), qui régna de 1350 à 1364. En juin 1406, le garçon se marie avec l'héritière du comte de Hainaut, Jacqueline. Il devient en 1415 le nouveau dauphin mais décède de manière prématurée en avril 1417, sans aucune descendance.

Catherine est la dernière sœur de Charles VII à voir le jour en 1403. Elle épouse en mai 1420 le roi d'Angleterre, Henri V de Lancastre (1386-1422, règne de 1413 à 1422). Celui-ci avait exprimé à plusieurs reprises son intention de convoler avec elle afin d'appuyer ses droits sur la couronne de France. Les demandes anglaises furent rejetées, le montant de la dot et les territoires réclamés par le souverain étant considérés comme inacceptables par les Français. Le refus de Charles VI précipite la campagne d'Henri V en France en 1415, qui aboutit au désastre d'Azincourt.

Le futur Charles VII vient au monde le 22 février 1403, en plein quartier du Marais, à l'hôtel Saint-Pol, sur la rive droite de la Seine (aujourd'hui sis dans le quatrième arrondissement de Paris). Érigé dans les années 1360, ce lieu devient au tournant des XIV^e et XV^e siècles résidence royale. Il paraît idéalement situé, à proximité immédiate de la bastide Saint-Antoine (plus connue sous le nom de Bastille), qui en assure la protection. Les rois Charles V et Charles VI y établissent leur cour, avant que ce dernier et la

reine Isabeau de Bavière n'y jettent leur dévolu, tombant peu à peu dans l'oubli après la mort du roi en 1422. De nombreux événements politiques s'y déroulent au cours de la décennie 1410, notamment avec la révolte cabochienne sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir plus loin. Il s'agit donc d'un lieu symbolique et de pouvoir avec la présence de la cour.

La mortalité infantile, qui frappe les enfants en bas âge, était particulièrement redoutable au Moyen Âge. Un sur quatre décédait avant l'âge d'un an, tandis qu'un sur deux succombait avant d'atteindre son dixième anniversaire. Les épisodes épidémiques, l'absence de soins ou encore les méconnaissances de la médecine, bien que les choses soient à nuancer pour la fin du Moyen Âge, figurent parmi les causes le plus souvent énoncées pour expliquer une telle situation. La famille royale, malgré son statut supérieur et la présence de médecins à la cour, n'échappe pas à ces réalités. Deux fils portent avant Charles VII ce prénom, mais meurent en bas âge. Le roi et la reine choisissent de reprendre le nom du grand-père paternel (Charles V) pour dénommer le nouveau-né ce 22 février 1403. Les données astrologiques apportent quelques précisions. L'une d'elles indique que le prince naît en pleine nuit, peu après minuit ou peu avant une heure du matin.

Un dernier enfant arrive en novembre 1407. Prénommé Philippe, le petit prince ne survit pas à l'accouchement.

Le lendemain de la naissance du comte de Ponthieu, Charles VI choisit de se rendre à Notre-Dame de Paris afin d'y prier et d'honorer Dieu. Le nourrisson est baptisé immédiatement, comme il était fréquent à l'époque, afin de lui assurer l'accès au salut et à la vie éternelle au cas où la mort viendrait à frapper. Deux parrains sont choisis parmi les membres de la cour : Charles d'Ivry (1368-1421) et Charles I^{er} d'Albret (1368-1415), intronisé nouveau connétable de France deux jours auparavant. Jeanne de Luxembourg est désignée marraine. Sœur de Waleran de Luxembourg, comte de Saint-Pol et de Ligny, elle est proche du parti bourguignon, qui est à cette époque en rivalité ouverte avec le parti d'Orléans pour s'assurer une mainmise sur le pouvoir au moment des absences ou crises de Charles VI. Le choix des parrains et marraine est symbolique et soulève des interrogations. Le connétable retient l'attention : de petite stature, manquant d'aisance, Charles I^{er} d'Albret est boiteux, ce qui ne manque pas

de susciter les sarcasmes. Charles VI le retient selon toute vraisemblance pour son réseau d'alliances et ses appuis territoriaux : l'aristocrate domine le piémont pyrénéen, autrement dit un espace stratégique permettant aux Français de consolider leur position dans le Sud-Ouest, face aux Anglais détenant la Guyenne.

Comme de coutume, l'enfant royal est doté de titres à la hauteur de son rang. Il reçoit le comté de Ponthieu, organisé autour de la ville d'Abbeville et de la place-forte de Montreuil-sur-Mer, aux confins de la Normandie au sud, du Vermandois à l'est et de la Flandre au nord. Il se trouve enserré par des pouvoirs puissants, parfaitement organisés, avec des ambitions politiques affirmées ou reconnues à la fin du Moyen Âge. Ce territoire, aujourd'hui situé dans le département de la Somme, a une histoire singulière. Confisqué en 1337 à Édouard III par Philippe VI de Valois, au début de la guerre de Cent Ans (1337-1453), le comté est rendu par Jean II le Bon à l'occasion du traité de Brétigny (1360). En 1369, Charles V le reconquiert et le rattache au domaine royal français. Le comté constitue au XV^e siècle un espace convoité, disputé, encerclé par les possessions anglaises, difficile à mettre en valeur.

Le Ponthieu n'est pas un territoire prestigieux, même s'il peut être considéré comme un apanage : le prince reçoit du souverain une terre qui doit servir à subvenir à ses besoins, en percevant les revenus et taxes afférentes. Il doit en échange prêter le serment de l'hommage, comme pour n'importe quel vassal. Au début du XV^e siècle, ces relations complexes d'homme à homme et les rapports de réciprocité restent de vigueur, suscitant à l'occasion des tensions avec la multiplication des hommages pour obtenir des fiefs en nature et en argent. La famille royale n'échappe pas à ces règles qui parcourent et structurent la société de la fin du Moyen Âge.

Jusqu'à l'âge de sept ans, qui voit les garçons quitter le monde des femmes pour rejoindre celui des hommes, suivant les conceptions du temps, le jeune Charles est élevé à l'hôtel du Petit-Musc. Il y dispose d'un aumônier, d'un clerc de chapelle, d'une berceuse, d'une nourrice, Jeanne Chamoisy, ainsi que d'une femme de chambre, sans oublier une gouvernante, Jeanne du Mesnil, dont il est très proche.

En 1411, Charles entre dans « l'âge de raison ». Il reçoit un enseignement à la fois scolaire et militaire. Jean de Bony, ecclésiastique du diocèse d'Amiens et maître ès arts, se charge dans un premier temps du suivi du prince. Gérard Machet, qui est un brillant théologien et proviseur du collège de Navarre, est par la suite nommé précepteur, avant de devenir évêque de Castres. Arnoul Chartron, prêtre lui aussi, originaire du diocèse de Reims, prend le relais, bien que l'on ne connaisse pas les matières travaillées. Trois hommes de guerre, Hugues de Noyer ou de Noé, Pierre de Beauvau, d'origine angevine, et Hardouin VII de Maillé, d'origine tourangelle, doivent inculquer le maniement des armes au jeune aristocrate. Ils doivent en outre lui transmettre les techniques du combat à pied et à cheval.

Bien qu'il ne soit pas initialement destiné à régner, Charles reçoit une éducation soignée. Au début du XV^e siècle la personne royale se trouve de plus en plus mise en avant, au sommet de l'édifice social et politique. Les princes doivent être de bons et pieux chrétiens, avec des mœurs et une foi solide, mais aussi des chefs de guerre capables de prendre la tête de leurs armées pour les mener à la victoire.

Les fiançailles des princes royaux, même lorsqu'ils ne sont pas appelés à occuper des fonctions de premier rang, retiennent toutes les attentions. Elles stimulent les stratégies d'alliances familiales avec les ambitions de pouvoir qui leur sont attachées. En juillet 1406, le duc de Bourgogne, Jean sans Peur, envisage de fiancer l'une de ses filles au comte de Ponthieu, de manière à renforcer ses liens avec la cour. Mais le projet se heurte à un obstacle insurmontable : Louis de Guyenne a épousé en août 1404 la fille aînée de Jean sans Peur, Marguerite de Bourgogne (1393-1442). Conclure une nouvelle alliance avec l'un des frères du dauphin serait invalidé par l'Église en raison des interdits de parenté. Très tôt, les unions étaient envisagées, sans qu'il soit nécessaire d'attendre la majorité. Les enjeux dynastiques et les équilibres politiques l'imposaient, sans oublier les ressources fiscales et en hommes.

Dans les années 1410, la maison d'Anjou forme un autre grand parti influent dans le royaume de France. Yolande d'Aragon, devenue duchesse d'Anjou par son mariage avec Louis II (1377-1417) en décembre 1400, joue un rôle de premier plan. Âgés respectivement de neuf et dix ans,

Marie d'Anjou (1404-1463) et Charles sont promis l'un à l'autre en décembre 1413. Cette alliance est stratégique dans le contexte trouble traversé par le royaume. Arrêtons-nous quelques instants pour mieux comprendre les enjeux.

Depuis le milieu des années 1400, les tensions entre Louis d'Orléans (1372-1407), frère de Charles VI, et son cousin Jean sans Peur sont croissantes. L'un et l'autre cherchent à profiter des périodes d'absences de Charles VI pour prendre en main les rênes du gouvernement, non pour exercer l'autorité publique mais pour bénéficier des subsides et autres revenus attachés. Les dépenses somptuaires des princes, les progrès de l'administration nécessitent de disposer de ressources amples et régulières pour tenir leur rang. Les quelques pensions octroyées par le roi ne suffisent pas. Les personnalités des princes entrent également en ligne de compte. Les sources nous décrivent Louis d'Orléans comme un personnage volontiers ambitieux, qui cherche à étendre son autorité et ses possessions territoriales dans le royaume ou à l'extérieur, notamment dans la péninsule italienne. Son mariage avec la princesse Valentine Visconti (1366 ou 1368-1408), d'origine milanaise, lui ouvre les portes du nord : le beau-père de Louis, Jean Galéas Visconti, est duc de Milan (à partir de 1395), dans la dépendance de l'Empire.

Jean sans Peur, quant à lui, choisit de se rapprocher des grands corps de l'État pour mieux renforcer son assise publique. Il se tourne vers les membres de l'université de Paris mais aussi vers les bourgeois qui disposent d'une influence et de ressources financières à travers les corporations. Ces dernières désignent des regroupements de solidarité et d'entraide fondés sur un même métier. Elles renvoient plus largement aux forces politiques.

Jean sans Peur bénéficie en outre du soutien de la population, qu'il s'attache à cultiver. Dans la droite ligne de son père, le duc se pose comme défenseur des libertés au sens du XV^e siècle, c'est-à-dire des usages et coutumes qui préservent le statut de chacun. Il n'est pas question d'établir des rapports identiques entre les individus, qui n'existent pas en tant que tels au Moyen Âge : les hommes et les femmes vivent d'abord au sein d'un groupe, qui leur confère leur identité, leur place et leur rôle dans la

société. Jean sans Peur s'inscrit dans cette vision en défendant la « chose publique », à savoir un mode de gouvernement où les grands, dont il fait partie, doivent appuyer et conseiller le souverain.

Les périodes d'absence de Charles VI posent de manière dramatique la question des choix à opérer en matière de gouvernement : doit-on mettre en place une forme de régence, pour préserver les intérêts du prince héritier et par voie de conséquence ceux du royaume ? Doit-on au contraire confier à un petit groupe de familiers, les plus proches parents, les rênes du pouvoir afin de préserver les fragiles équilibres ? Doit-on revoir les schémas de pensée pour mettre en place de nouveaux outils et manières de gouverner ? Cette dernière hypothèse est très vite exclue. Au Moyen Âge, l'inscription dans une tradition, considérée comme gage de stabilité et meilleur modèle à suivre, l'emporte dans les esprits. Le bon prince est celui qui respecte les us et coutumes, évitant de surcroît les exactions fiscales. Il doit consentir à des remises, notamment en période de crise économique ou militaire. Jean sans Peur connaît parfaitement ces subtilités. Au cours de l'été 1405, il défend devant le Parlement, le dauphin et quelques grands, l'idée de « réformation », que l'on peut définir comme la volonté de retour à un ordre ancien, fondé sur un rapport direct entre le roi et les grands qui doivent participer au Conseil et contribuer aux prises de décision.

Les projets politiques de Louis d'Orléans et de Jean sans Peur sont antagonistes. Ils ne peuvent déboucher sur des compromis, ce qui précipite la crise, l'un et l'autre cherchant à l'emporter de manière définitive. En novembre 1407, après un énième épisode de tension avec Louis d'Orléans, alors que le roi est frappé par une crise, Jean sans Peur décide d'agir. Dans la nuit du 23, il lance des sbires à la poursuite de son adversaire, rue Vieille du Temple, dans le quartier du Marais. Ces derniers tuent le frère du roi à sa sortie de l'hôtel de la Barbette, où se trouvait la reine Isabeau de Bavière.

Ce geste a une portée considérable. Il provoque un très vif émoi de la population parisienne, même si la majorité des habitants n'appréciait guère Louis d'Orléans. Les assassins laissent de nombreux indices derrière eux qui permettent de les relier sans trop de difficultés à Jean sans Peur. Dans